

LES FRÈRES KARAMAZOV

d'après Fédor Dostoïevski

adaptation et mise en scène Sylvain Creuzevault

création juillet 2021

tournée en cours 2022/23



Vladislav Galard, Sylvain Sounier, *Les Frères Karamazov*, DR Simon Gosselin

LES FRÈRES KARAMAZOV

d'après **Fédor Dostoïevski**

adaptation et mise en scène **Sylvain Creuzevault**

avec

Nicolas Bouchaud

Sylvain Creuzevault

Servane Ducorps

Vladislav Galard

Arthur Igual

Sava Lolov

Frédéric Noaille

Blanche Ripoché

Sylvain Sounier

et les musiciens

Sylvaine Hélyary

Antonin Rayon

traduction française **André Markowicz**

dramaturgie **Julien Allavena**

scénographie **Jean-Baptiste Bellon**

lumière **Vyara Stefanova**

création musique **Sylvaine Hélyary, Antonin Rayon**

son et régie générale **Michaël Schaller**

vidéo et régie plateau **Valentin Dabbadie**

maquillage **Mityl Brimeur**

masques **Loïc Nébréda**

costumes **Gwendoline Bouget**

stagiaire costumes **Suzanne Devaux**

administration de tournée **Anne-Lise Roustan**

production et diffusion **Élodie Régibier**

production **Le Singe**

coproduction **Odéon - Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris, Théâtre national de Strasbourg,**

L'Empreinte - scène nationale Brive/Tulle, Les 13 vents - centre dramatique national de Montpellier,

L'Union - centre dramatique national de Limoges, La Coursive - scène nationale La Rochelle,

Bonlieu - scène nationale Annecy

avec le soutien de l'OARA (Office Artistique de la Région Nouvelle-Aquitaine)

La compagnie est soutenue par le ministère de la Culture / DRAC Nouvelle-Aquitaine.

Les Frères Karamazov de Fédor Dostoïevski, traduction André Markowicz, est publié aux éditions Actes Sud, 2002.

Les Frères Karamazov est un monstre. Comme pour *Les Démons* et après *Le Grand Inquisiteur* créés en 2018 et en 2020, Sylvain Creuzevault taille dans ses 1300 pages les éléments d'une lecture inspirée de Heiner Müller et Jean Genet, selon qui l'ultime roman de Dostoïevski est avant tout "une farce, une bouffonnerie énorme et mesquine". Cet humour farcesque, déjà perceptible dans *Les Démons*, devient ici littéralement ravageur. "Qui crée veut la destruction", disait Müller : Creuzevault retrouve partout dans le roman ce mouvement paradoxal d'une écriture qui ne cesse de raturer ce qu'elle affirme.

Ainsi, après avoir annoncé le roman de formation d'un jeune saint en devenir, voilà que le narrateur se met à raconter l'histoire d'un crime fascinant. Lequel de ses fils a-t-il tué l'ignoble Fiodor Karamazov : Dimitri le sensuel, le coupable idéal, rival de son père en amour ? Ivan l'intellectuel, tourmenté par la question du mal radical, n'y est-il vraiment pour rien ? Et Aliocha le vertueux, le naïf, n'aurait-il pas lui-même joué un rôle dans cette affaire, ne serait-ce que celui d'être resté aveugle ?

L'enquête trouble les certitudes, subvertit les causalités. Les actes, les motifs, les caractères s'ouvrent à toutes les contradictions. Le procès de Dimitri exhibe les ficelles de ce qu'on appelle "justice". Le cadavre d'un homme de Dieu, au lieu de dégager une odeur de sainteté, se met à puer. Dans ce « "jeu de massacre", note Genet, tandis que se défont la dignité, le sérieux tragiques, "il ne reste que de la charpie. L'allégresse commence"...

Une lecture des *Frères Karamazov*

Les chefs-d'œuvre artistiques ou poétiques sont la plus haute forme de l'esprit humain, son expression la plus convaincante : voilà un lieu commun qu'on se doit de conserver sous le titre de vérité éternelle. Qu'ils soient la plus haute forme de l'esprit humain, ou la forme la plus haute donnée à l'esprit humain, ou la plus haute forme prise, patiemment ou vite, par un coup de pot, toujours hardiment si l'on veut, il s'agit d'une forme, et cette forme est loin d'être la limite où peut s'aventurer un homme.

Passons à Dostoïevski ou plutôt aux *Frères Karamazov*, chef d'œuvre du roman, grand livre, audacieuse instigation des âmes, démesure et démesures. Cette manière de considérer c'est aussi la mienne, à quoi s'ajoute une envie de rire en face de la fausse et très réelle imposture que constitue le destin de ce livre. Enfin Dostoïevski réussit ce qui devait le rendre souverain : une farce, une bouffonnerie à la fois énorme et mesquine, puisqu'elle s'exerce sur tout ce qui faisait de lui un romancier possédé, elle s'exerce contre lui-même, et avec des moyens astucieux et enfantins, dont il use avec la mauvaise foi têtue de saint Paul.

Il est possible, s'il portait en lui ce roman depuis plus de trente ans, il est possible qu'il ait voulu l'écrire sérieusement, c'est-à-dire comme *Crime et Châtiment* ou *L'Idiot*, mais en cours d'écriture, il a dû sourire, peut-être à propos d'un de ses procédés, puis sourire de Dostoïevski romancier, et enfin se laisse emporter par la jubilation. Il se jouait un bon tour.

Peu au fait des procédés de compositions romanesques, je ne sais toujours pas si un écrivain commence un livre par son début ou par sa fin. Dans le cas des *Frères Karamazov*, il m'est impossible de discerner si Dostoïevski a voulu débiter par la visite de la famille Karamazov au Staretz Zozine mais dussé-je attendre la mort et la puanteur du Staretz, dès ce moment déjà j'ai la puce à l'oreille.

Tout le monde attend un miracle : il y a son contraire, le cadavre au lieu de rester intact, ce qui aurait été la moindre des choses, le cadavre pue. Alors, avec une sorte d'acharnement délicieux, Dostoïevski va tout faire pour nous déconcerter ; on attend que Grouchevka soit une salope : chez Katia Ivanovna, Aliocha voit d'abord une belle jeune fille, apparemment très bonne et très généreuse, et dans son emportement, gratitude et tendresse, Katerine Ivanovna lui baise la main. Bouleversée, Grouchevka porte à son tour la main de Katerine Ivanovna près de sa bouche, éclate de rire et insulte sa rivale. Humiliée, Katerine chasse Grouchevka.

Quand Aliocha rentre au monastère, le cadavre du Staretz sent de plus en plus, il a fallu ouvrir les fenêtres. Aliocha sort. Dans la nuit il se jette sur le sol, embrasse la terre. Il prétend même avoir été visité à ce moment-là, et il finit, avec son froc de moine, dans l'appartement de Grouchevka.

Ce qui permet à Aliocha de rester pur, on le sait, c'est son sourire dans toutes les occasions où un autre sa place serait troublé : encore moine, quand Lise lui envoie un billet et décidé de l'épouser, il sourit et accepte très sérieusement de devenir son mari. Plus tard, quand le jeune garçon Kolia lui dit : « en somme Karamazov, vous et moi, nous sommes amoureux l'un de l'autre », Aliocha rosit un peu, sourit, et approuve. Aliocha sourit, il a vingt ans. Un amusement semblable, à soixante ans, fait sourire Dostoïevski : un geste ou un autre peuvent être interprétés comme on veut. Le Procureur, au tribunal, explique les mobiles de Dimitri Karamazov et l'avocat, aussi sagace, leur donne un sens inverse.

Tout acte a donc une signification et la signification inverse. Pour la première fois, il me semble, l'explication psychologique est détruite par une autre (contraire) explication psychologique. Les actes ou les intentions qu'on a l'habitude – dans les livres et même dans la vie quotidienne – de considérer comme néfastes aboutissent à ce sauvetage, et les actes et intentions charmants provoquent la catastrophe. Kolia élève un chien que le petit Ilioucha a cru empoisonner ou faire mourir avec une épingle. Ilioucha devenu malade n'espère qu'en l'arrivée de Kolia, et au retour du chien, Kolia enfin rend visite. Ilioucha et ramène le chien : la joie d'Ilioucha est si forte, qu'il en meurt.

L'attitude de dilettante, sûr de soi, d'Ivan Karamazov, fait proférer à Dimitri des paroles, et mêmes des actes, contre son père, qui le conduiront en Sibérie.

Au début du procès, Ivanovna parle avec chaleur de Dimitri ; un quart d'heure après, elle lit une lettre de Dimitri au tribunal : Dimitri est condamné.

Dostoïevski montre une hargne à l'égard du socialisme, et la même à l'égard de la psychologie. Contre le socialisme il est féroce (voir les scènes où Kolia, par son comportement, ridiculise le socialisme), mais une fois de plus il faut que le grain meure : c'est une révolution socialiste qui permet aujourd'hui à des millions de Russes de lire Dostoïevski.

Avec la psychologie, il s'y prend bien : au lieu, comme dans ses autres romans, de donner seulement une explication sérieuse des mobiles, il donnera encore l'explication inverse : résultat, à la lecture, tout, personnages, événements, tout était ceci et son contraire, il ne reste que de la charpie. L'allégresse commence. La nôtre et celle du romancier. Après chaque chapitre on est fixé : il ne reste plus rien de vrai. Alors, c'est un Dostoïevski nouveau qui apparaît : il bouffonne. Il s'amuse à donner une explication positive des événements, puis sans doute s'apercevant que cette explication dans le roman est vraie, il propose l'explication contraire.

Humour magistral. Jeu. Mais culotté parce qu'il détruit la dignité du récit. C'est le contraire de Flaubert qui ne voit qu'une explication et c'est le contraire de Proust qui accumule les explications, qui suppose un grand nombre de mobiles ou d'interprétations mais jamais ne démontre que l'explication contraire est admissible.

Ai-je mal lu *Les Frères Karamzov*? Je l'ai lu comme une blague. Dostoïevski détruit ce que jusqu'à ce livre on considérait l'œuvre d'art avec affirmation, dignement.

Il me semble, après cette lecture, que tout roman, poème, tableau, musique, qui ne se détruit pas, je veux dire qui ne se construit pas comme un jeu de massacre dont il serait l'une des têtes, est une imposture.

On parle beaucoup des temps-ci du rire des dieux. L'œuvre d'art construite sur de seules affirmations jamais contrariées est une imposture qui cache quelque chose de plus important. Franz Hals a dû bien rire avec *Les Régentes* et *Les Régents*. Rembrandt aussi avec la manche de *La Fiancée juive*. Mozart composant sa *Messe de Requiem* et même *Don Juan*. Tout leur était permis. Ils étaient libres. Et Shakespeare avec *Le Roi Lear*. Après avoir eu du talent et du génie, ils connaissent autre chose de plus rare : ils savent rire de leur génie.

Et Smerdiakov ?

Parce qu'ils sont quatre, les trois fils Karamzov. Le tendre, le chrétien Aliocha n'a pas une parole, il ne fait pas un geste indiquant que ce larbin est son frère.

Je voudrais parler de Smerdiakov.

Jean Genet, *L'Ennemi déclaré*, Gallimard, texte écrit à une date non déterminée entre 1975 et 1980, remis aux Éditions Gallimard en 1981 et publié par le N.R.F. en octobre 1986.



Blanche Ripoche, *Les Frères Karamazov*, DR Simon Gosselin

Calendrier des représentations

Théâtre de l'Union, CDN de Limoges

21 et 22 juillet 2021

Odéon - Théâtre de l'Europe (Paris 6^e) avec le Festival d'Automne à Paris

du 22 octobre au 13 novembre 2021

avant-premières les 20 et 21 octobre 2021

L'Empreinte scène nationale Brive/Tulle

23 et 24 novembre 2021

Théâtre des 13 vents, CDN de Montpellier

du 12 au 14 janvier 2022

Points communs, scène nationale de Cergy-Pontoise

17 et 18 février 2022

Théâtre national de Strasbourg

du 11 au 19 mars 2022

Bonlieu scène nationale d'Annecy

24 et 25 mars 2022

La Coursive, scène nationale de La Rochelle

13 et 14 avril 2022

Teatro Nacional São João, Porto, Portugal

29 et 30 avril 2022

en tournée d'octobre 2022 à janvier 2023

LE SINGE 12 avenue de Versailles 87120 Eymoutiers
direction artistique Sylvain Creuzevault
direction de production Élodie Régibier
+ 33 6 83 07 11 34
elodie.regibier@free.fr